

L'enseignement et l'écriture du français en Louisiane, Colloquium on French in the United States, Agence Universitaire de la Francophonie, Bloomington/Indiana University, April 2003
Barry Jean Ancelet

“There is room for but one language in this country, and that is the English language, for we must assure that the crucible turns out Americans and not some random dwellers in a polyglot boarding house.” C’est ainsi que Theodore Roosevelt, Président des Etats-Unis à l’époque, a articulé un des principes du mouvement nationaliste qui dominait la première partie du vingtième siècle. Cette philosophie politique a été imposée partout dans le pays afin de faire fondre les divers groupes ethniques et culturels pour en faire “une nation avec un peuple.” On était à la veille de la première guerre mondiale et beaucoup craignaient que la diversité de ce pays composé de mille sources menaçait de le faire exploser en mille morceaux. Roosevelt, dont l’image se trouve sur le Mont Rushmore, est souvent considéré la personification même du patriotisme américain. Mais dans un sens, il ne l’était point. Il ne croyait pas au processus de l’Américanisation. Il ne comprenait pas que des gens pouvaient arriver de tous les coins du monde au Etats-Unis pour devenir Américains par choix tout en préservant des parties importantes de leur patrimoine. Ce malentendu et ce manque de confiance ont mené à quelques uns des moments les plus honteux dans l’histoire des Etats-Unis, comme l’emprisonnement des Japonais-Américains pendant la deuxième guerre mondiale. Roosevelt avait bien dit, “There is no such thing as a hyphenated American.” Ce même malentendu a aussi contribué au développement d’une politique bornée qui cherchait à établir l’anglais comme langue nationale en éliminant l’utilisation de toute autre langue.

Nous avons compris les implications négatives de notre isolationisme et nous avons vite recommencé à poursuivre les échanges économiques et diplomatiques avec d’autres pays. Les effets de notre guerre intérieure sur les langues autres que l’anglais ont été plus difficiles à réparer. Nous savons maintenant qu’on peut ajouter une langue sans soustraire une autre, et qu’on peut utiliser une lingua franca pour communiquer effectivement tout en préservant sa langue ou son dialecte pour communiquer affectivement. On le fait régulièrement sur les autres continents. Toutefois des communautés de langues minoritaires partout dans les Etats-Unis, y compris la mienne, celle des Cadiens et les Créoles de sud de la Louisiane, se trouvent encore au bord du gouffre de l’extinction. Les quelques exceptions à cette règle, notamment les hispanophones et les créolophones, dont les populations sont constamment enrichies par une immigration contemporaine, énervent encore les anglophones comme on voit dans les activités du groupe English First. Ce groupe, dont la propagande fait l’écho de la philosophie de Roosevelt, cherche à rendre l’anglais la seule langue officielle et légale du pays, afin d’arrêter “a direct attack on our American way of life” en éliminant “the foreign language threat to English.” Jim Horn, membre de la législature du Texas, a écrit dans une brochure de English First, “I don’t know about your forefathers, but when mine came to America, the first thing they did was learn English.” Je doute fort que ces ancêtres aient appris l’anglais avant de chercher quelque chose à manger et un endroit où dormir. Et ils ont

probablement réussi à ces tâches parce qu'il y avait d'autres gens dans le port d'entrée qui parlaient encore leur langue. Et je ne sais pas pour les ancêtres de Jim Horn, mais les miens étaient déjà en Louisiane vivant en français avant que les Etats-Unis deviennent les Etats-Unis et longtemps avant que la Louisiane en devienne une partie.

L'état de la langue française dans le sud de la Louisiane représente bien ce qui s'est passé partout dans les Etats-Unis. En 1803, quand Napoléon a vendu la Louisiane à Thomas Jefferson, ce territoire qui couvrait à peu près un tiers de ce qui allait devenir les Etats-Unis, du Golfe du Mexique jusqu'au Canada, était éventuellement partagé par des politiciens. Les frontières étaient artificielles; elles ignoraient la démographie historique et les régions culturelles. Le nouvel état de Louisiane comprenait les collines et les pinières du nord avec leurs fermiers anglophones, les bayous et les prairies du sud avec leurs fermiers cadiens et créoles, les riches terres au long du Mississippi et ses tributaires avec leurs planteurs "aristocrates" et la Nouvelle Orléans avec ses citoyens cosmopolitains et urbanisés. La décision de faire un état de ses diverses régions était la première partie d'un processus assez brutal d'assimilation, surtout pour les francophones du sud de l'état.

Quand l'heure est arrivée de créer des lois pour ce nouvel état, la diversité culturelle et linguistique qui avait déjà produit de riches mélanges créolisés, en cuisine, en architecture, et en musique, frustrait les frontières artificielles de l'état. Les premières versions de la constitution de l'état ont essayé en vain de préserver le statut légal de la langue française, mais à la fin de la guerre de sécession, les Créoles français, qui eux étaient branchés dans les systèmes économique et politique, ont compris le message qu'ils ne pourraient pas se préserver une identité pour la région basée sur la langue, l'ethnicité et la culture, et ils ont commencé à vouloir se conformer au modèle national, envoyant leurs enfants aux écoles anglophones.

Les Acadiens qui voulaient monter l'échelle sociale avaient participé à la guerre civile aussi et ils ont eu le même message. Il y avait déjà officiers et gouverneurs, banquiers et hommes d'affaires acadiens. Or, pour beaucoup d'autres, la guerre civile n'avait rien à voir avec eux. Ceux-ci n'y ont pas participé volontairement et, une fois conscrits dans l'armée sudiste, ils ont souvent essayé de s'en échapper. De simples petits fermiers, ils ne pouvaient laisser personne d'autre en charge de leurs habitations, et ils sont tout simplement partis pour rentrer chez eux, avec ou sans autorisation, quand les champs de batailles n'étaient pas trop loin.

La guerre civile a aussi sérieusement dérangé la société créole noire. La complexité de la communauté des francophones noirs a été en effet éliminée par les mêmes lois qui ont libéré les esclaves. Après la Reconstruction, on était simplement blanc ou pas. Les descendants des gens de couleurs libres, souvent éduqués, cultivés et terriens, se trouvaient tout d'un coup socialement et légalement au dessous des plus pauvres blancs, y compris des habitants cadiens illettrés. Les tensions qui se sont développées par conséquence ont menacé l'échange social et culturel qui avait autrefois existé entre les Cadiens et les petits créoles noirs qui partageaient après tout une langue et une condition économique.

En Louisiane, l'église Catholique n'a pas fourni une base de support pour la langue française comme elle l'a fait parmi les immigrants canadiens-français dans le

nord-est des Etats-Unis. Là, les Québécois et les Acadiens ont amené avec eux un système d'écoles francophones maintenues par l'église qui a aidé à préserver le français au moins jusqu'à la génération de Jack Kérouac. En Louisiane, il y avait quelques écoles parmi les Cadiens, mais ils étaient rares, loins les unes des autres, et saisonnières. Les enfants se faisaient instruire quand ils pouvaient, mais les devoirs de la ferme comptaient pour plus que les devoirs de l'école. Leurs parents les gardaient souvent à l'habitation pour aider à labourer, à planter, à piocher, et à moissonner. D'autant plus que les sociétés traditionnelles doutent souvent de l'éducation formelle, puisqu'elle menacent la transmission traditionnelle de connaissances d'une génération à la prochaine.

En même temps, les indications routières sur le chemin du nationalisme et de la nouvelle économie étaient toutes en anglais. Au début de ce siècle, le cri "One nation, one people, one language!" réverbérait à travers le pays. La première guerre mondiale a engendré un désir d'unité nationaliste qui supprimait la diversité régionale partout. En Louisiane, on a exclu le français du système de l'éducation à partir de 1916 avec toutes les meilleures intentions du monde dans un effort d'angliciser les enfants dans le sud de l'état pour améliorer leurs chances dans le processus d'américanisation. Le résultat de cet effort était que plusieurs générations de jeunes Cadiens et Créoles ont été punis pour avoir parlé la langue de leurs parents à l'école, la plupart du temps par des instituteurs qui avaient les mêmes noms de famille que les étudiants. Plusieurs générations de jeunes écoliers cadiens et créoles, forcés ainsi à faire pipi dans leurs culottes à l'école parce qu'ils ne pouvaient pas demander la permission d'aller aux toilettes, ont tout de suite associé leur langue et leur culture maternelles avec une stigmatisation sociale. Ceux qui le pouvaient se sont précipités vers la langue de l'avenir. Bientôt parler français est devenu un peu comme se picocher dans le nez: la sorte de chose que les gens bien élevés ne font jamais en public.

Ce bouleversement a eu d'importantes implications culturelles et sociales. Tout ce qui arrivait de l'extérieur avec l'anglais était immédiatement imité et internalisé. Le Western Swing a commencé à remplacer la musique cadienne dans les salles de danse. Les Créoles noirs, qui avaient réussi à préserver leur langue et leurs traditions en grande partie à cause de leur isolement, sont devenus de plus en plus impliqués dans le mouvement des droits civiles, ce qu'ils pensaient être leur lutte prioritaire. Leurs jurés et lalas ont été déplacés par le rhythm-and-blues et le soul. La découverte du pétrole a engendré une période de prospérité qui a fait sortir les deux groupes d'une économie essentiellement du 19e siècle basée sur l'autosuffisance et l'échange pour entrer dans la nouvelle économie américaine basée sur l'argent juste à temps pour ne pas en avoir pendant la crise économique des années 1920 et '30.

Les nouvelles autoroutes et ponts créés par Huey Long ont dépêché le processus. D'abord partagés par les bogheis du vieux temps et les nouvelles automobiles que quelques Cadiens et les Créoles pouvaient maintenant se permettre avec l'argent qu'ils gagnaient dans la nouvelle économie, ces nouvelles méthodes de transport ont ouvert le sud de la Louisiane, mettant les prairies et les bayous en contact avec le reste des Etats-Unis.

Les Cadiens et les Créoles s'en allaient à toute allure sur ce nouveau chemin vers l'homogénéisation et le rêve américain. Mais est-ce que c'était le bon chemin? Des fêlures de tension ont commencé se faire voir sur la surface sociale: l'alcoolisme et le suicide parmi les artistes et les musiciens; la délinquance parmi des enfants qui ne pouvaient plus parler à leurs grands-parents à cause de la perte de la langue et qui ne voulaient plus parler avec leurs parents à cause de la télévision; la dénigration de soi-même parmi des gens qui ont commencé à s'appeler "rien que des Cadiens," et pire, des "coonasses." Les Créoles, essayant désespérément de s'échapper du piège d'être trop noirs pour être Français, et trop Français pour être noirs, ne pouvaient pas changer de couleur, mais ils pouvaient changer de langue. Les cultures francophones de la Louisiane se repliaient sur elles-mêmes, stigmatisées par la honte d'être elles-mêmes.

Puis, vers la fin des années 1940, le courant a commencé à se renverser, surtout parmi les Cadiens en premier. Les soldats qui avaient passé du temps en France y avaient découvert que la langue et la culture qu'on leur avait déconseillées en Louisiane leur avaient donné une valeur comme interprètes et avaient rendu la vie généralement plus agréable dans les provinces de France. Après la guerre, les anciens combattants cherchaient à se baigner dans l'eau chaude de leur culture. Ils voulaient dormir dans leurs nids, et manger le gombo de Maman. Et ils voulaient entendre la musique de leur culture tandis qu'ils dansaient et buvaient pour oublier la guerre. On a recommencé à entendre la musique du patrimoine dans les salles de danse à travers du sud de la Louisiane. Quelques hommes politiques ont vu qu'ils pouvaient y gagner en soufflant sur les braises de ce renouveau culturel, et certains ont utilisé le bicentenaire de l'exil des Acadiens en 1955 comme point de ralliement dans un nouveau mouvement destiné à revitaliser la culture. Le message de 1955 était que les Cadiens avaient survécu le pire; leur culture et leur langue étaient gravement blessées, mais encore vivantes.

En 1968, la Louisiane a officiellement reconnu le mouvement avec la création du Conseil pour le développement du français en Louisiane (CODOFIL), avec James Domengeaux, ancien membre du Congrès des Etats-Unis, comme Président. Le message de 1968 était qu'il était officiellement acceptable d'être Cadien en public. Mais le mouvement n'était pas sans problèmes. Le CODOFIL se trouvait avec la tâche considérable d'inventer un programme d'enseignement en français à partir de zéro et sans véritable expertise ou ressources. En plus, il y avait un aspect psychologique: les Cadiens d'un certain âge qui avaient écrit plusieurs milliers de fois "I will not speak French on the schoolgrounds" avaient trop bien appris la leçon et ils hésitaient à accabler leurs enfants avec ce qui était considéré un défaut social et culturel. En plus, le mandat du CODOFIL, comme agence de l'état, comprenait tout l'état, jusques ces vieilles frontières artificielles. Pour ces raisons, le CODOFIL a dû mettre de l'eau dans son vin et a œuvré seulement pour l'enseignement du français comme langue seconde. D'autre part, pour des raisons politiques aussi bien que populaires, on a choisi de viser les écoles maternelles d'abord. On avait raison de vouloir essayer de récupérer la jeunesse, mais un autre problème s'est imposé: le manque d'enseignants natifs. Pour boucher le trou, le CODOFIL a opté pour l'importation des enseignants surtout de France, de Belgique et de Québec. Cette action aussi bien qu'un programme ambitieux d'échanges culturels ont attiré

l'attention du monde francophone. Mais en même temps, des activistes cadiens ont soulevé le problème que la culture et le parler locaux se faisaient encore une fois pousser dans un coin, cette fois-ci non pas par l'anglais, mais par le soi-disant "bon français." Beaucoup de Cadiens répétaient encore les leçons qu'ils avaient appris dans leur jeunesse, s'excusant, d'habitude en anglais, que leur français n'était pas le vrai français, "just broken-down Cajun French."

Par contre, les Cadiens n'étaient plus seuls. Pour des raisons qui leur étaient propres, la France, la Belgique et le Québec s'intéressaient à la préservation du français en Louisiane: la France, en partie par des intérêts post-coloniaux; la Belgique, par un intérêt d'expansion pédagogique; le Québec, probablement par un intérêt de voir ce que ça pouvait prendre pour résister l'américanisation. En tout cas, ils ont tous investi des millions de piastres et de francs et d'euros pour créer une sorte de serre linguistique en Louisiane avec l'espoir que le français pourrait éventuellement y reprendre racine. Avec l'argent et les enseignants sont venus des milliers de touristes qui découvraient par ces efforts ce paradis perdu où le français existait encore après tout ce temps et malgré la marée américaine. Ce contact a fini par montrer au Cadiens que, malgré les leçons d'assimilation, leur français sert admirablement bien pour communiquer avec tous ces visiteurs qui parlent "le vrai français." Et avec la défaite tant soit peu difficile de la ségrégation "Jim Crow," beaucoup de Créoles commencent aussi à s'intéresser à la préservation des aspects francophones de leur culture par de nouvelles associations telle que Creole, Inc.

Entre temps, la lutte pour préserver la langue s'acharne. Certains considèrent que si le français meurt en Louisiane, la culture devra forcément suivre de près. D'autres se demandent si certains aspects de la culture peuvent se traduire en anglais. Bien sûr, les Cadiens et les Créoles vont continuer à manger du gombo et des écrevisses. Mais si on chante "Jolie Blonde" en anglais, est-ce encore la musique cadienne? Et à quel point est-ce que le zarico commence à se transformer en soul? Qu'est-ce qui se passe dans une culture si son mode d'expression change? Essentiellement, il y a trois niveaux d'action dans l'effort pour préserver le français en Louisiane. Il y a l'approche académique, qui comprend tous les enjeux de l'enseignement; il y a l'approche littéraire, avec ses enjeux créatifs; et il y a l'approche populaire, qui se définit en s'improvisant.

De plus en plus de jeunes parents s'intéressent à une éducation en français pour leurs enfants et commencent à réclamer des programmes d'immersion. Et les universités fournissent des enseignants louisianais qui commencent à louisianifier l'enseignement du français dans la région. Mais la transmission du français aux prochaines générations est loin d'être assurée. Les années d'américanisation ont créé une rupture dans la transmission naturelle de la langue. Pour assurer l'avenir du français en Louisiane, il faudra le régénérer avec l'aide des écoles. Mais normalement à l'école, on n'apprend pas le parler du territoire. Le système scolaire est conçu pour régulariser, pour standardiser, surtout en ce qui concerne les langues. Normalement, l'enseignement des langues est basé sur une pédagogie qui établit un minimum de variation, surtout pendant les premières années, pour éviter de confondre les étudiants avec trop de possibilités et d'exceptions. Mais la créativité et la variance sont essentielles à toute langue dans son vrai contexte quotidien. Donc si nous devons utiliser les écoles dans cet effort de régénérer le

français en Louisiane, non pas comme simple exercice académique, mais comme véritable langue de tous les jours, et sans risquer de remplacer la richesse du parler régional par un français académique importé, il faudra réinventer la pédagogie pour découvrir un système qui non seulement tolère la variation dialectale, mais qui l'encourage, voire qui l'enseigne. On pourrait imaginer que cela amène à un état de confusion parmi les étudiants, mais au contraire, on apprend de plus en plus que cette méthode convient tout à fait avec la façon dont les jeunes apprennent les langues. Les jeunes sont passionnés par la variation et la créativité linguistique. Il suffit de visiter un terrain de récréation pour entendre cette richesse, cette créativité naturelle. C'est précisément, d'ailleurs, cette variation qu'on essaie de supprimer d'habitude dans les classes de grammaire en imposant un standard invariable. Donc les jeunes apprentis ne sont pas intimidés par une langue dans toute sa complexité naturelle. Au contraire, elle leur semble beaucoup plus honnête, réelle et intéressante. Elle est pleine de possibilités, plutôt que de contraintes.

Au début de la renaissance du français dans les écoles, par exemple, les enfants apprenaient "Comment allez-vous?" une expression qui n'existe pas dans le parler louisianais. (D'abord, on n'utilise que rarement le vous; en plus on ne fait pas la liaison du 't'.) Ces enfants rentraient chez eux pour essayer ce qu'ils avaient appris dans les classes de français avec les membres de leurs familles et on ne comprenait rien. Non pas parce que le français de la maison était inférieur, mais parce que on n'avait pas passé par une route linguistique familière. Les parents et grands-parents se grattaient la tête en se demandant qu'est-ce que c'était, un "tallez" et l'expérience était brisée. Les représentants du CODOFIL ne voulaient rien entendre de l'idée d'insérer le français louisianais dans les salles de classe. Le président du CODOFIL James Domengeaux disait toujours qu'on ne pouvait pas considérer l'enseignement du français cadien parce que c'était seulement une langue orale, une langue sans grammaire, comme il insistait. "Why should we perpetuate illiteracy in the classroom by teaching Cajun French? It's an oral language. It doesn't have a grammar. It doesn't have a written form." Nous avons essayé de lui faire comprendre que d'abord toute langue est orale, et que toute langue a forcément une grammaire, qu'elle soit codifiée ou pas, et qu'une langue peut être écrite même si les gens qui le parlent ne peuvent pas l'écrire. Domengeaux avait été mis en garde par les difficultés qui dérangent le Québec. Il expliquait que ce qu'il voulait réaliser en Louisiane c'était une évolution, non pas une révolution. Il refusait d'une part d'entrer dans ce débat linguistique, se disant non qualifié dans cette matière, mais il continuait à empêcher une reconsidération de cette philosophie de sa position politique dans la renaissance du français en Louisiane.

Par contre, plusieurs évaluations des programmes du CODOFIL, y compris celles dirigées par Albert Valdman, Jan Lobelle et André Paquette, ont souligné l'importance de "louisianifier" l'enseignement du français en Louisiane. Plusieurs ethnologues, y compris Alan Lomax et les membres du Projet Louisiane (Gérald Gold, et al), ont suggéré que les programmes du CODOFIL avaient peut-être fait autant de mal que de bien en dévalorisant le français local en faveur d'un français "standard." Vers la fin des années 70, plusieurs activistes louisianais ont poussé publiquement pour une reconsidération de l'enseignement du français en Louisiane.

Le “texte” *Cajun French I*, de James Donald Faulk, a failli être adopté par le système scolaire. Les intentions de Faulk étaient bien placées, mais malheureusement son texte n’était pas utilisable dans le contexte pédagogique. Il n’était pas organisé convenablement pour fonctionner comme texte de cours, et il manquait un élément essentiel: l’orthographe française du lexique et des expressions qu’il avait méticuleusement collectionnées et présentées. Les activistes qui essayaient de réclamer une méthode louisianifiante insistaient sur la possibilité d’écrire ce qu’on disait dans la région, mais Faulk a opté pour un raccourci qu’il a inventé, essentiellement un guide de prononciation basé sur les règles phonétiques de l’anglais (pour rendre plus immédiat et facile le processus pour ces étudiants qui ne lisait que l’anglais, selon lui). L’idée à la base de tout cela était bonne; sa réalisation était potentiellement dangereuse. elle aurait pu déchirer le français louisianais du reste du monde francophone. Pour rendre “Il répare sa voiture,” Faulk avait proposé “Eel a ahpra ahronja son shahr,” ce que aucun francophone n’aurait compris en écrit. Il y a une façon de respecter de désir à la base de l’effort de Faulk, tout en préservant la spécificité et la francité du français louisianais, en écrivant simplement “Il est après arranger son char,” ce qui respecte le parler local tout en utilisant l’orthographe française. La communication visuelle est encore possible avec quelques négociations.

Il fallait détourner la méthode de Faulk, bien sûr, mais nous avons voulu en même temps préserver l’idée de valoriser le français louisianais. En échange pour de l’aide dans cette affaire, Domengeaux a accepté enfin de considérer notre argument. Il en même été persuadé, en parti par la publication de *Cris sur la bayou*, une anthologie de poésie écrite en français cadien. En 1980, avec l’engagement de Richard Guidry, un des principaux activistes de la louisianification, à la commission scolaire de l’état, l’effort a été sérieusement lancé. On a commencé à chercher, par exemple, des moyens de remettre en contact les générations les plus jeunes et les plus âgées pour profiter des ressources naturelles qui existent encore. Des instituteurs et institutrices comme Amanda LaFleur, Richard Guidry et Caroline Ancelet ont développé des stratégies intéressantes pour effectuer ce rapprochement. On envoie les étudiants chercher des mots, des expressions et des contes chez leurs parents, leurs grandparents et leurs voisins pour enrichir les cours de français des usages et des histoires de la région. Ce processus renverse le courant normale de l’enseignement pour impliquer d’une façon importante les familles et les voisins des étudiants dans le coup. On se met dans une position non pas seulement pour dessiminer l’information (prononciation, lexique, grammaire), mais aussi pour en recevoir. Il s’agit donc d’une invasion invitée des classes pour enrichir l’enseignement du côté régional que normalement on essayait d’éliminer. En enseignant de cette façon, on se met aussi dans une position pour découvrir ce que c’est, ce français cadien, en s’appuyant sur la meilleure source pour le savoir, les gens qui le parlent.

Mais pour que tout cela ne reste pas au niveau d’une expérience purement académique, il faut aussi encourager une réalité francophone à travers de la société. Il y a des indications de vitalité dans ce domaine. Certains hommes d’affaires ont découverts que la publicité en français attire l’attention tout en créant une présence visuelle francophone qui encourage le tourisme culturel. Il y a quelques auteurs qui

écrivent des poèmes, des pièces et des nouvelles en français. On commence à apprendre comment utiliser d'autres forces qui ont contribué à la désintégration de la culture, telle que la télévision et la radio. TV 5 nous donne accès au monde francophone. Le service de câble Acadiana Open Channel nous donne accès à quelque chose aussi important, la programmation locale en français. Avec des festivals et des compagnies de disques qui arrosent le jardin au niveau national aussi bien que local, beaucoup de jeunes musiciens et chanteurs sont en train de non seulement préserver la musique traditionnelle, mais aussi de créer de nouvelles chansons pour cette tradition. Des événements culturels tels que les Festivals Acadiens et le Festival International, les deux à Lafayette, et le Festival du Zarico, à Plaisance, aussi bien que l'émission hebdomadaire "Rendez-vous des Cadiens" en direct toutes les semaines du Théâtre Liberté à Eunice, attirent des visiteurs de partout aux Etats-Unis et d'autres pays, valorisant la culture de l'extérieur.

À côté de l'effort pour préserver la langue française en Louisiane, on trouve aussi des changements qui reflètent l'acculturation naturelle des influences modernes. Nous cherchons à préserver la vie de la culture. Il ne s'agit surtout pas de l'embaumer pour la mettre dans un musée touristique. Les jeunes musiciens d'aujourd'hui seraient moins qu'honnêtes s'ils prétendaient de ne jamais avoir entendu la radio. Alors, les sons du rock, du country et du jazz sont incorporés aujourd'hui aussi naturellement que les contredanses et les calindas d'antan. Les Cadiens et les Créoles adaptent constamment leurs expressions culturelles pour qu'elles survivent dans le monde contemporain. Autrefois on avait peur que le changement soit un signe de désintégration, mais aujourd'hui nous comprenons que le changement peut aussi être un signe de vitalité. Le brassage continue. Les nouveaux arrivés sur la scène culturelle, les Hispanos, les Italiens et les réfugiés vietnamiens, ont commencé à pêcher et à faire la récolte à côté de leurs voisins qui sont là depuis plus longtemps, et les restaurants locaux commencent déjà à montrer les effets de leur influence: des tamalés, des fettuccini et des rouleaux impériaux aux écrevisses. On avait raison de douter les premiers effets de l'américanisation; c'était trop fort trop vite et la chaudière a débordé. Mais depuis les chefs du mélange culturel ont repris contrôle de leur cuisine et ils continuent à faire mijoter ce riche gombo d'influences.

Le développement du nouveau programme de doctorat en Études francophones à l'Université du sud-ouest de la Louisiane récemment témoigne du désir des francophones de la Louisiane de se découvrir et en même temps découvrir sa place dans le reste du monde francophone. Ce programme qui vise tous les aires francophones en plus de la France, y compris le Québec et l'Acadie, l'Afrique, les Antilles, et les îles de l'Océan Indien, le Maghreb, la Belgique, la Suisse, aussi bien que la Louisiane, est dû aux efforts qui ont commencé au début des années 1970. Les quelques années après l'établissement du CODOFIL coïncidaient avec une période où cette université qui grandissait se cherchait un rôle. On commençait à se rendre compte qu'on savait beaucoup sur la culture et la civilisation de la France, mais très peu sur nous mêmes. On n'existait pratiquement pas dans les bibliothèques. Pour remplir cette lacune, on a d'abord créé le Centre d'études louisianaises en 1973, et le Centre de folklore acadien et créole en 1974. Ces centres, un peu marginalisés au début, ont fini par devenir une partie de l'infrastructure académique. De même,

quelques professeurs de français, qui enseignaient dans le département des langues ont commencé à s'intéresser à la réalité louisianaise. Mais ceci n'était ni facile ni automatique. L'enseignement du français se faisait dans le département de "langues étrangères" à l'époque et la valorisation du français cadien a été lente, même au sein de ce qui allait devenir le centre intellectuel de la louisianification. On a d'abord développé un cours comparatif sur le français cadien. Même ce cours innocent était considéré tellement problématique que l'administration a pris soin de l'établir au niveau 300, au delà des cours de formation et avec la stipulation qu'il ne compterait pas pour les étudiants qui se spécialisaient en français. Quelques dizaines d'années avant, le département avait maintenu un cursus élémentaire à part pour les étudiants qui arrivaient à l'université déjà francophone de langue maternelle. Mais même ceci avait été conçu pour les intégrer dans le bon français. Petit à petit, à force de pousser tranquillement mais avec assuidité, la résistance a commencé à fondre. On a développé des ateliers sur les créoles haïtien et louisianais. On a développé un cours sur la littérature louisianaise d'expression française, sur la tradition orale et sur la musique populaire cadiennes et créoles. Éventuellement, la marge est devenue le centre, mais seulement dans les cours avancées de culture et de littérature. Dans les cours élémentaires et intermédiaires de langue, il n'y a encore pas de véritable intégration du parler louisianais.

Dans un effort de comprendre la place de la Louisiane dans le monde francophone, on a aussi développé des cours et des projets de recherche sur le Québec, sur l'Afrique et les Antilles, sur le Maghreb, sur l'Acadie. On a lancé le premier cours sur la littérature belge aux États-Unis. Depuis, d'autres s'adressent aux autres aires de la francophonie, y compris les îles créoles de l'Océan Indien. C'est tout à fait dans ce sens là que nous avons aussi lancé récemment l'effort de découvrir les règles et les structures du français cadien et d'en produire une grammaire descriptive à partir des enregistrements du français en Louisiane qui se trouvent dans nos archives d'enregistrements ethnologiques. Ces enregistrements, qui nous aident depuis une vingtaine d'années à comprendre la culture et l'histoire de la Louisiane française, serviront donc aussi de base pour le développement d'un corpus linguistique (VaLiFLoui). Pour intégrer le français louisianais surtout dans l'enseignement, il faut d'abord le connaître.

Le français parlé par les Cadiens est une variété dialectale du français. Généralement, on peut utiliser le système orthographique standard pour le représenter. Ceci ne veut pas dire que les Cadiens suivent exactement les règles du français standard, en tout cas pas plus que d'autres variétés dialectales du français dans le monde, surtout parmi des locuteurs de classe et de contexte sociale similaires. Même si un Cadien ne peut pas écrire ce qu'il dit, cela ne veut pas dire que ce qu'il dit ne peut pas être écrit, avec quelques ajustements pour des variétés lexiques ou syntactiques. Par exemple, là où un locuteur de français normatif dirait "Je suis en train de réparer ma voiture," un locuteur cadien dirait plutôt "Je suis après arranger mon char." Les mots sont tous français, même si le choix de mots et la stratégie grammaticale sont dialectale. Au niveau du lexique, nous découvrons avec les recherches que nous faisons pour le projet Louisiana French Database, en coopération avec Indiana University, que ce qu'on avait quelquefois considéré une déformation ou une dévolution du français peut être en fait une préservation d'une

ancienne forme. Des termes comme *asteure* ou les démonstratifs invariables *cil* et *cez*, des expressions comme *être après* + l’infinitif pour représenter la progression, des conjugaisons variantes comme la terminaison *-iont* pour la troisième personne plurielle de l’imparfait existaient tous en écrit dans le temps de Rabelais. Trouver cette variabilité linguistique en Louisiane ne devrait pas nous surprendre. La plupart des gens qui sont devenu les Cadiens ont quitté la France entre 1632 et 1642, quelques années avant la création de l’Académie Française qui symbolisait la purification, la centralisation, et la standardisation de la langue française. En cherchant dans des dictionnaires historiques et étymologiques, aussi bien que dans les études lexiques comme celles de Poirier (1964 et 1977) Maillet (1971) et plus récemment Cormier (1999), on arrive à trouver des traces pour beaucoup du vocabulaire louisianais. Pour des régionalismes et des emprunts de d’autres langues, surtout l’espagnol et les langues indigènes (*brème* pour *aubergine*, *chaoui* pour *raton-laveur*...), on trouve des références dans les études de Ditchy (1932), de Read (1931), et de Phillips (1935). Le dictionnaire de Daigle (1984) peut être utile, malgré l’histoire de la langue un peu bizarre fournie par l’auteur. Le travail de Faulk, *Cajun French I* (1977) est une ressource riche de vocabulaire et d’expressions, malgré ses transcriptions bricolées basées sur la phonétique de l’anglais. Les dictionnaires qui seront produits à partir du fond Louisiana French Database seront basés sur la langue telle qu’elle est parlée historiquement et actuellement en Louisiane et dans toute sa variabilité régionale.

Faire un dictionnaire et faire des transcriptions de la façon que parlent les gens, c’est une chose. On peut établir des conventions pour rendre des variations d’une façon systématique et fidèle. Écrire quelque chose d’original représente tout à fait autre chose. Les gens qui ont pris crayon, plume, machine à taper et traitement de texte depuis les années 1970 pour participer à l’effort de produire une forme visuelle de la langue ont eu des idées et des stratégies souvent bien différentes. Ce qui ont écrit des pièces, des poèmes, des chansons et des contes ont été motivés par leurs propres besoins et intérêts, motivés par des pressions qui venaient de deux sources essentielles: d’une part, d’un désir de préserver une spécificité orale dans leurs écrits, et de l’autre, d’un désir de communiquer visuellement dans l’absence du son. Quelques fois, ces deux sources étaient plus rapprochées, comme dans la chanson ou le théâtre, des formes littéraires performées, inextricablement liées à l’oralité. D’autres fois, comme dans le conte ou dans certaines formes de la poésie, l’aspect visuel pouvait plus facilement se détacher de l’oral. Même là, les écrivains sentaient un besoin de préserver une certaine spécificité culturelle dans leurs écrits. Finalement, on trouve une gamme de possibilités. Certains (comme Richard Guidry et David Marcantel) ont opté pour des formes qui cherchaient à rendre le son visuellement.

Extrait de “Hallo, Grandma’s fine, and y’all?” Richard Guidry, *C’est p’us pareil* [monologues] (Lafayette, LA: Center for Louisiana Studies/Éditions de la Nouvelle Acadie, 1982).

J’sus assez larguée d’a’tend’ parler d’not’ magnière de parler à nous-aut’, j’pourrais rej’ter. Y a la môchê du mond’ qui dit qu’on devrait oublier l’français, pis l’aut’ môchê est tout l’temps après nous dire qu’on devrait

assayer d'garder not'langue. Moi, j'aimerais jus' qu'i' pourreriont s'faire eine idée. J'me rappelle bien quand mes enfants alliont à l'école, i' vouliont pas les laisser parler français su' l'terrain d'l'école. Ça-là, j'ai trouvé ça ein peu bête. Les Amaricains sont tout l'temps après assayer d'faire acroire au mond' qu'i' sont les plus sma't! Mais moi, j'vas vous dire la franche vérité: y a pas parsône dessus la terre qu'est plus bête qu'ein Amaricain. T'as jus' besoin d'les r'garder faire pour 'oir ça. I' travaillont tout l'temps et côfaire? Sûr pas parce qu'ils avont pas assez pour manger ou qu'ils avont pas d'maison pour eusses rester d'dans. Non, c'est pour acheter ein gros T.V. en couleur, eine laveuse de plats, ein gros char... Mais t'en 'ois jâmais eune prend' le temps de viv'. I' faut qu'i'travaillont tout l'temps, tout l'temps, tout l'temps. I' marchont vite, i' mangent vite, i' parlont vite. I' prenont jâmais l'temps d's'assir pour causer avec leurs camarades si c'est pas pour parler d'l'ouvrage ou de cômien d'argent i'pourreriont faire si i' vanderiont leur huile quèques piast' plus chère le baril. A la première aparcevance ils avont courri toute leur vie pis ils avont pas pris le temps d'rire ou de'oir rire leurs voésins ou encore pire, leur femme et leurs enfants.

D'autres (comme Jean Arceneaux et Zachary Richard) ont utilisé un vocabulaire régional et ont suivi les règles de la grammaire du français cadien, parfois influencé par leurs expériences et leurs contactes avec la plus grande francophonie, et sans trop s'appuyer sur la prononciation.

Extrait de "La vérité va peut-être te faire du mal;" Zachary Richard, *Faire récolte: poésie* (Moncton: Editions Perce-Neige, 1997).

Victimes de nous-mêmes

étranglés à nos propres mains
parrain tu me battais
parler anglais pas parler français
pas parler rien du tout. Silence.
tais-toi, dérange pas. Behave yourself
cette fois une autre râclée qu'on se donne
battus au baton de notre tristesse
fouettés au fouet de notre chère souffrance:
les pauvres Cadiens souffrants
les pauvres Cadiens qu'ont perdu leur pays
qu'ont perdu leur langue
qu'ont perdu leur fierté
qu'on perdu tout court.

Bande de couillons pauvres pervers

ici on parle ce qu'on veut et
je m'en fous si j'ai assez bu de te
révéler la vérité et la vérité c'est
qu'on a trop peur franchir barrière,

trop peur de fâcher le voisin,
on est trop civilisé, trop antiseptisé
trop américanisé, baptisé dans l'hypocrisie
la folie nous fait fléchir et tourner de bord
avec remord on s'est taillé un costume
de la Sainte-Victime les pauvres Cadiens
chassés de leur pauvre pays dans les
pauvres bateaux, arrivés pauvres
aux pauvres côtes de cette pauvre rivière
pendant que ma pauvre grand-mère
chantait sa pauvre berceuse
pendant qu'on avait rien à manger
et qu'on était pauvre...

Encore d'autres (comme Jeanne Castille et David Cheramie) se sont rapprochés à un français plus normatif. Et bien sûr, il y a beaucoup de variabilité stylistique parmi ces auteurs.

"Ma favorite toune," David Cheramie, *Lait à mère* (Moncton: Editions d'Acadie, 1997):

Je l'aime bien quand je conduis
de voir les lèvres d'un autre chauffeur
ou d'une autre chauffeuse
remuer en harmonie
avec les paroles de la chanson
que je suis en train d'écouter
à la radio.
Mais ça n'arrive jamais
quand j'écoute une chanson
en français.
D'ailleurs,
je n'entends jamais
de chansons en français
à la radio
dans la journée sur le chemin.

Entre la littérature et la culture populaire, il y a les compositeurs de chansons qui peuvent "écrire" leurs compositions tant bien que mal, avec une énorme variété de compétences, rangeant de l'orthographe à peu près français à la transcription pseudo-phonétique, ou bien pas du tout, passant seulement par la mémoire. Il faut toujours néanmoins que le langage soit confortablement oral pour ceux qui écouteront les chanteurs, les discs et les radios.

"Amitié cassée" (Horace Trahan, Flat Town/BMI)

I y a un jour qu'a arrivé, j'ai parti de la maison.
J'ai parti pour travailler aussi loin de ma famille.
Et ma femme a resté avec les enfants à la maison.
Elle m'a dit quand j'ai parti, elle va m'aimer pour toujours.

Je m'ai retourné à la maison pour trouver toi et lui
Dans notre chambre de la vieille maison. Quand j'ai vu ça, moi, j'ai parti.
J'ai quitté la maison. C'est juste trois ou quatre semaines passées.
Et les chemins sont ma maison et ma misère, c'est mon amie.

Aujourd'hui je sus un étranger; i y a plus personne qui me connaît.
Je veux revenir à ma famille et oublier le passé.
Mais c'est trop tard pour faire ça. Je suis malade. Moi, je vas mourir
Dans les chemins, après connaître que t'as cassé notre amitié.

Et dans les rues et les chemins, parmi le peuple, il y a aussi un nouveau désir de s'exprimer visuellement en français. Là on voit toute une gamme de possibilités parmi des gens qui peuvent demander des conseils à leurs compatriotes plus ou moins lettrés en français, ou pas.

[diapositives des panneaux publicitaires...]

Ce qui est devenu le français normatif a été déterminé par les gens qui l'ont utilisé, qui l'ont écrit. Pendant un temps, au Moyen Age et à la Renaissance, les formes s'inventaient et se définissaient et s'établissaient par les gens qui faisaient pendant ces périodes à peu près la même chose qu'on fait en Louisiane de nos jours. Finalement, le français écrit en Louisiane sera déterminé par ceux qui l'utilisent, qui l'écrivent, qui l'enseigne. C'est en partie pour cette raison que j'écris, que je transcris, que j'enseigne, et que je réponds à des demandes d'aide pour savoir comment rendre une phrase en français; j'aimerais laisser ma trace sur ce processus, en plus d'avoir des idées, des sentiments, des observations à communiquer. Comme j'ai écrit en épithète dans *Acadie tropicale* (1983), "En Louisiane, écrire en français, c'est parier sur l'avenir."

Ouvrages cités:

- Acadie tropicale*, ed. Barry Jean Ancelet. 1983. Lafayette: University of Southwestern Louisiana Center for Louisiana Studies.
- Cheremie, David. 1997. *Lait à mère*. Moncton: Editions d'Acadie.
- Cormier, Yves. 1999. *Dictionnaire du français acadien*. Québec: Fides.
- Daigle, Jules O. 1984. *A Dictionary of the Cajun Language*. Ann Arbor, MI: Edwards Brothers, Inc.
- Ditchy, Jay. 1932. *Les Acadiens louisianais et leur parler*. Paris: Librairie E. Droz.
- Faulk, James Donald. 1977. *Cajun French I*. Abbeville, LA: Cajun Press Inc.
- Guidry, Richard. 1982. *C'est p'us pareil* [monologues]. Lafayette, LA: Center for Louisiana Studies/Éditions de la Nouvelle Acadie.

- Maillet, Antonine. 1971. *Rabelais et les traditions populaires en Acadie*. Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- Phillips, Hosea. 1935. "A Glossary of the variants from standard French used in Evangeline Parish," thesis, Louisiana State University.
- Poirier, Pascal. 1964 and 1977. *Glossaire acadien*. Moncton: Université de Moncton.
- Read, William A. 1963. *Louisiana French*. Baton Rouge, LA: Louisiana State University Press.
- Richard, Zachary. 1997. *Faire récolte: poésie*. Moncton: Editions Perce-Neige.
- Trahan, Horace. 1996. "Amitié Cassée," on *Horace Trahan: Ossun Blues*, Swallow Records.